

L'ENVIRONNEMENT A UNE HISTOIRE

JANNICK RUMPALA

Hors des décombres du monde

Écologie, science-fiction et éthique
du futur

Champ Vallon

HORS DES DÉCOMBRES DU MONDE

YANNICK RUMPALA

**HORS
DES DÉCOMBRES
DU MONDE**

Écologie, science-fiction
et éthique du futur

CHAMP VALLON

À LN Ripley, ma chasseuse d'aliens préférée.

INTRODUCTION

L'humanité doit-elle se préparer à vivre sur une planète de moins en moins habitable ? À regarder les visions diffuses de la science-fiction, c'est effectivement le futur qui lui semble le plus souvent promis. Comme si ce genre narratif extrapolait les tendances inquiétantes qui semblent en cours... De fait, en quelques millénaires, les capacités de l'espèce humaine ont considérablement augmenté, au point qu'elles paraissent désormais saturer et menacer les fonctionnements écologiques de la planète. La récente notion d'« anthropocène » a même été proposée pour donner un nom à la possibilité d'une nouvelle ère géologique : une ère résultant cette fois des effets cumulatifs des multiples activités et interventions humaines. Comme le suggère la perspective de cette notion¹, les traces visibles ne sont plus de simples égratignures sur la surface planétaire. Les données, connaissances, rapports qui s'accumulent alimentent les inquiétudes. L'unité de compte est devenue le nombre de planètes Terre qui seraient nécessaires à une humanité qui poursuivrait son développement en restant accrochée aux logiques actuellement dominantes. La modernité industrielle s'est installée comme si elle n'avait pas besoin de tenir compte des milieux dans lesquels elle puisait, de l'environnement sur lequel elle s'appuyait. Ce temps semble révolu.

Les implications sont importantes pour l'ensemble des activités humaines. Si, compte tenu de leur ampleur, l'enjeu est de plus en plus de penser les conséquences de ces activités², il faut aussi des

1. Et même si des controverses se développent concomitamment sur la pertinence et les usages du terme. Sur ces débats, voir par exemple Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Nouvelle éd. révisée et augmentée, Paris, Points, 2016.

2. Cf. Yannick Rumpala, « Gouverner en pensant systématiquement aux

supports pour pouvoir le faire. De ce point de vue, la science-fiction a peut-être l'avantage d'avoir anticipé le mouvement. Ces enjeux écologiques, elle a déjà contribué à les mettre en scène dans des anticipations fictives et, très probablement, ils y seront plus souvent présents comme des rappels récurrents des situations dégradées qui sont en train d'être produites. Un bref regard laisserait même l'impression que les descriptions proposées sont devenues plus souvent pessimistes, voire apocalyptiques, mais ce livre vise aussi à examiner dans quelle mesure il est possible de mobiliser cet imaginaire protéiforme pour profiter d'ouvertures plus inspirantes. Ou, pour être plus précis, le mobiliser pour aider notamment à réfléchir sur les façons pour une collectivité de prendre en charge les défis écologiques, voire de penser les voies d'adaptation à des changements globaux ou des perturbations environnementales accumulées.

Pourquoi s'appuyer sur le travail imaginaire? Parce qu'il a des dimensions multiples. La science-fiction propose certes des récits, mais peut aussi être envisagée comme un espace de production de représentations et d'idées, et spécialement d'idées nouvelles ou originales. En installant et en accumulant des expériences de pensée, elle offre un réservoir cognitif et un support réflexif¹: autrement dit, un type de connaissance utilisable pour devenir matière à réflexion. Par l'accès à une autre forme d'expérience individuelle ou collective, c'est un vecteur d'interprétation du monde qui devient disponible grâce à ce stock cumulatif de représentations. Et si l'on ose profiter de ses cadres narratifs, cette voie fictionnelle peut alors devenir à la fois un procédé et une ressource pour réinterpréter des problèmes et des situations, pour avancer des formes d'interrogations et explorer des propositions par un déplacement dans un monde différent, reconfiguré.

Comment traiter d'enjeux qui s'esquissent et qui paraissent aussi lourds de conséquences potentielles que d'indéterminations? Comment (re)trouver des prises sur ce qui est en devenir et qui pourrait composer le futur? Par son ancrage assumé dans l'imaginaire, la science-fiction ne vient pas forcément parmi les appuis les

conséquences? Les implications institutionnelles de l'objectif de "développement durable", *VertigO – la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], vol. 10, n° 1, avril 2010. URL: <http://vertigo.revues.org/9468>

1. Cf. Yannick Rumpala, « Ce que la science-fiction pourrait apporter à la pensée politique », *Raisons politiques*, 4/2010 (n° 40), p. 97-113.

plus évidents. Et pourtant, elle peut constituer un matériau ayant aussi une pertinence. Les productions du genre, par leur capacité à soulever des questions, à les mettre en scène, peuvent également donner matière à penser. Si l'on souhaite alors pousser l'analyse, il est possible d'en faire autre chose que des exercices de commentaire littéraire ou d'analyse filmique. Précisément, nous ferons l'hypothèse que ce matériau, reconsidéré pour d'autres formes d'exploration, peut aussi être incorporé dans un processus de production de connaissance. Et le besoin en la matière est à la mesure des transformations massives, profondes, qui semblent en cours, tant pour les populations humaines que pour la planète.

Sur l'intérêt des humanités et des sciences sociales à fréquenter la science-fiction

Quel intérêt les humanités et les sciences sociales pourraient-elles trouver dans des imaginaires qui préfèrent explorer les temps futurs? Alors que les exigences du moment devraient amener à traiter «l'urgence écologique», pourquoi accorder une attention et consacrer du temps à ce qui pourrait passer pour un détour plutôt lointain?

Un argument fort, peut-on commencer à répondre, est que la science-fiction est une autre manière de parler des enjeux du présent, de les remettre en perspective, voire carrément de changer de perspective. Face à un enfermement rhétorique du réel dans une absence d'alternative au système devenu dominant, la science-fiction est une manière de rappeler qu'il y a une pluralité de futurs envisageables et de donner des ressources supplémentaires à la réflexion. Si un enjeu fort pour notre époque est de saisir le monde qui est produit et dans quoi se trouve alors prise la condition humaine, les explorations du genre offrent tout un stock utile pour engager cette tâche. Elles permettent en effet de réaliser un postulat posé par le philosophe Günther Anders, mais étendu à un *nous* et pouvant ainsi prendre également une valeur collective: «[...] élargis les limites de ton imagination, pour savoir ce que tu fais»¹. Sa justification était ainsi précisée: «Même si l'imagination seule reste insuffisante, entraînée de façon consciente elle saisit infini-

1. *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse?*, Paris, Allia, 2001, p. 66.

ment plus de “vérité” que la perception. Pour être à la hauteur de l’empirique, justement, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, il nous faut mobiliser notre imagination. C’est elle la “perception” d’aujourd’hui¹.

Et pour demain, pourrait-on ajouter, car la science-fiction procure aussi un espace d’imagination susceptible d’apporter une gamme particulière de prises sur le futur. Comment parler des situations écologiques qui s’étaleront dans des temporalités à venir? Comment travailler des enjeux émergents dont les implications complètes paraissent difficiles à discerner? Ce livre propose de montrer que, pour cela, des formes de réflexion et de connaissance peuvent être activées grâce à la science-fiction ou à partir de l’imaginaire contenu dans ses productions². Le registre catastrophiste et apocalyptique, dont un intérêt est aussi son potentiel critique, a déjà commencé à être traité de ce point de vue³. Comme il est devenu abondamment présent, il a toutefois eu tendance à écraser d’autres registres possibles, qui méritent pourtant de se voir consacrer au moins autant d’attention. Notamment s’il s’agit de reconstruire quelques espérances et possibilités de changement de trajectoire...

Dans leur livre *L’Événement anthropocène*⁴, Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz rappellent que le travail de l’historien permet de faire réapparaître des «potentialités non advenues». Si l’on inverse le déplacement temporel, les récits de science-fiction peuvent en proposer ou en faire apparaître d’autres, mais dans le futur⁵, sur le mode de l’expérience de pensée. Ces potentialités sont évidemment hypothétiques, mais, à l’instar de Fredric Jameson,

1. *Ibid.*

2. Sur d’autres thématiques, voir par exemple aussi le numéro 60 de la revue *Alliage* (Juin 2007) intitulé «Que prouve la science-fiction?»

3. Voir par exemple Christian Chelebourg, *Les Écofictions. Mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2012.

4. *Op. cit.*

5. Comme ils sont des formes de relecture du passé, on laissera de côté les sous-genres de l’uchronie et du steampunk. Sur la première, voir par exemple Éric B. Henriot, *L’Histoire revisitée. Panorama de l’uchronie sous toutes ses formes*, Amiens/Paris, Encrage/Les Belles Lettres, 2003 et *L’Uchronie*, Paris, Klincksieck, 2009. Sur le second, voir par exemple Jean-Jacques Girardot et Fabrice Méreste, «Le *Steampunk*: une machine littéraire à recycler le passé», *Cynos*, vol. 22, n° 1, mis en ligne le 15 novembre 2006, URL: <http://revel.unice.fr/cynos/index.html?id=472>

prenant au sérieux la force culturelle de la science-fiction, on peut considérer que c'est ce futur (imaginé) et ces autres potentialités qu'il faudrait ne pas perdre non plus. L'idée de Fredric Jameson peut gagner à être développée car, dans sa formulation, elle relevait surtout de l'esquisse : « Peut-être devrions-nous développer une angoisse de la perte du futur, analogue à l'angoisse orwellienne de la perte du passé, de la mémoire et de l'enfance. Celle-ci aurait bien plus d'intensité que la rhétorique habituelle au sujet de "nos enfants" (préserver l'environnement pour les générations futures, ne pas leur léguer des dettes accablantes, etc.) ; cette peur ancrerait la perte du futur et de la futurité, la perte de l'historicité elle-même, dans la dimension existentielle du temps, et, bien sûr, en nous-mêmes »¹.

De fait, la science-fiction, sous ses apparences spéculatives, et même grâce à elles, a aussi une pertinence en matière écologique. Elle figure désormais en bonne place parmi les multiples espaces participant à la construction d'un imaginaire collectif autour de ces enjeux. Dans ce domaine aussi, les œuvres du genre agencent des descriptions, mais surtout, grâce au registre du « Et si... », elles peuvent constituer des formes d'interrogation sur les évolutions ou les transformations d'écosystèmes (terrestres ou non) plus ou moins étendus. Plus précisément, la science-fiction, lorsqu'elle touche des enjeux écologiques, offre une manière particulière, anticipatrice, exploratoire, de mettre en scène les processus par lesquels des collectifs humains, ou plus larges, font face à des problèmes environnementaux. Solange Chavel, à propos du travail de Martha Nussbaum sur l'utilité philosophique de l'imagination littéraire, avait une remarque qui mériterait ainsi d'être déplacée et étendue au-delà des implications et apports pour la seule philosophie morale : « La connaissance acquise est moins une connaissance objective alors qu'une connaissance de "l'effet que cela fait" que d'être dans telle ou telle situation »².

L'un des rares endroits où l'on peut voir vivre, agir, s'organiser les « générations futures » (et pour cause) est la science-fiction et ses constructions imaginaires. Elle est une manière d'essayer de

1. « Le futur comme perturbation », in *Archéologies du futur. Le désir nommé utopie*, Paris, Max Milo, 2007, p. 392.

2. Solange Chavel, « Martha Nussbaum et les usages de la littérature en philosophie morale », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1/2012 (Tome 137), p. 96.

décrire comment il serait possible d'habiter les mondes en préparation. Et même, pour certains récits, avec une forte puissance d'évocation. On peut aller plus loin en considérant que cette manière d'expérimenter par l'intermédiaire de descriptions fictives contient aussi de quoi aider à produire une forme de connaissance. Par une prise de recul, il devient alors envisageable de trouver inspiration et matière à réflexion dans des situations imaginaires, voire de rendre disponibles des alternatives (dans un sens plutôt anglophone du terme). Il n'est bien entendu pas question de prétendre trouver dans la science-fiction des systèmes de pensée, programmes ou projets tout équipés. Ce qu'elle permet et qui est un de ses intérêts (voire son avantage, quasiment comme posture épistémique), c'est surtout de fabriquer et de simuler des mondes, c'est-à-dire d'imaginer des systèmes physiques et sociaux en les projetant à partir de coordonnées (spatio-)temporelles décalées et en représentant fictivement leurs conditions de fonctionnement. Le travail réalisé relève de la « conjecture romanesque rationnelle », pour reprendre l'expression de l'écrivain Pierre Versins¹. De ce point de vue, la science-fiction mérite alors une place parmi les multiples moyens de penser des « mondes possibles », comme peut d'ailleurs y participer la littérature en général². À cette différence près que, par rapport à des expressions littéraires plus « conventionnelles » ou plus « réalistes », les œuvres de science-fiction semblent davantage s'intéresser aux enjeux technologiques (ou technoscientifiques) émergents et futurs...

Günther Anders, inquiet de certaines avancées techniques, avait déjà souligné l'enjeu qu'il y a à pouvoir représenter les conséquences des inventions humaines. C'est justement ce que permettent de faire les récits de science-fiction : tester des hypothèses et les pousser à leurs limites. Et regarder alors ce qui se transforme, ce qui se désagrège, ce qui disparaît, ce qui tient, ce qui émerge, etc. Bref, tout un matériau fait d'expositions, de descriptions, de figurations, et susceptible de prendre une véritable valeur informative une fois rassemblé.

1. *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1972 ; rééd., 2000.

2. Sur le large champ de réflexion ainsi suscité et encore en développement, voir par exemple Françoise Lavocat (éd.), *La Théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, Éditions du CNRS, 2010.

Puissance et potentialités d'une esthétique

Au plan individuel comme au plan collectif, le rapport au monde est aussi fait de médiations symboliques et de représentations. La science-fiction peut imprégner les esprits par ce qu'elle rend visible ou imaginable¹. Non pas parce que des situations n'étaient pas accessibles à la perception, mais parce que la forme fictionnelle peut leur donner une autre saillance. Pour la partie terrestre de l'univers, sont fournies fictivement, aménagées et peuplées, des images de ce que pourrait être le monde. Si ce travail d'imagination anticipatrice n'est pas le plus facile, il n'est pas pris comme un obstacle impossible à lever. On peut même dire que les productions de science-fiction, en composant symboliquement des mondes hypothétiques et supposés à venir, participent à l'esthétisation du futur. À ce dernier, elles donnent un décor, mais pas de façon passive, car ce décor, même si son rôle est variable, va conditionner le déroulé des récits et l'action des personnages.

Selon les représentations agencées, les productions de science-fiction peuvent induire des façons d'aborder le futur avec des inclinations optimistes ou pessimistes, des attitudes inspirées ou effrayées, des réactions confiantes ou anxieuses. Si le désastre apparaît à un horizon trop éloigné, un passage par la science-fiction peut se charger de le rapprocher. Le franchissement d'un seuil paraissait-il difficile à concevoir ? L'extrapolation fictionnelle peut apporter de quoi donner cette visibilité qui manquait, ou au moins montrer de possibles manifestations d'évolutions cumulées. Bref, la forme donnée aux produits de l'imagination, plus qu'un simple emballage, est importante, à la fois pour leurs réceptions et leurs circulations (ce qui oblige à ne pas oublier également que la science-fiction est aussi devenue un produit de consommation de masse et que sa forme n'est pas étrangère à certains souhaits d'en maximiser les rétributions économiques).

On sait, plus largement, que dans le rapport collectif aux transformations environnementales, l'esthétique n'est pas non plus une dimension annexe. Loin de là... La géographe Kathryn Yussof en signale l'importance dans les pratiques qui émergent des souhaits de pouvoir suivre les changements climatiques, avec, comme pour

1. Sur le versant littéraire, sur les formes et procédés du genre et de sa poétique, voir Irène Langlet, *La Science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris, Armand Colin, 2006.

les images d'ours blancs, toute une circulation de symboles plus ou moins directement associés¹ (on pourrait élargir à d'autres changements environnementaux). Dans le prolongement du philosophe Jacques Rancière, elle rappelle ainsi que l'esthétique a rapport avec la (pratique de la) politique, qu'elle en fait partie et qu'elle contribue aussi à baliser le domaine du possible.

S'agissant des menaces environnementales, les productions de science-fiction ont été évidemment soupçonnées d'en donner des représentations catastrophistes. Elles mettent en scène certains risques. Elles donnent à voir le sort que subiraient des sociétés en situation de pénurie (d'énergie, de ressources alimentaires, etc.). Au cinéma, la série des *Mad Max*² a joué sur l'esthétique de la décomposition des éléments de civilisation, et, comme une espèce de conséquence implicite, du retour à la violence et à la barbarie. Du point de vue de sa représentation, le désastre a en général l'avantage d'être spectaculaire (sans que le traitement soit forcément inspiré ou scientifiquement réaliste, comme lorsque le film *Le Jour d'après* [2004] met en scène des dérèglements climatiques brutaux³). Il suffit également de prendre la menace atomique pour constater l'abondance des réalisations fictives que ce type de crainte a pu susciter. Il ne faudrait pas cependant écarter trop rapidement ces représentations sous prétexte d'exagération. Comme le rappellent Kathryn Yusoff et Jennifer Gabrys : « À son meilleur, une histoire nous demande d'imaginer, aux côtés du protagoniste, la gamme complète des défis émotionnels et des choix difficiles qui doivent être faits une fois que tous les marqueurs paysagers habituels et les points de référence ont changé ou disparu »⁴.

1. Cf. Kathryn Yusoff, « Biopolitical Economies and the Political Aesthetics of Climate Change », *Theory, Culture & Society*, vol. 27, n° 2-3, March/May 2010, p. 73-99.

2. *Mad Max* (1979), *Mad Max 2: Le Défi* (1981), *Mad Max: Au-delà du dôme du tonnerre* (1985), *Mad Max: Fury Road* (2015).

3. Michael Svoboda, « Cli-fi on the screen(s): patterns in the representations of climate change in fictional films », *Wiley Interdisciplinary Reviews: Climate Change*, vol. 7, n° 1, January/February 2016, p. 43-64.

4. « A story at its best, asks us to imagine alongside the protagonist of a story the full range of emotional challenges and difficult choices that have to be made once all the usual landscape markers and reference points have shifted or disappeared » (Kathryn Yusoff, Jennifer Gabrys, « Climate change and the imagination », *Wiley Interdisciplinary Reviews: Climate Change*, vol. 2, n° 4, July/August 2011, p. 520, notre traduction).

Les images, dans leurs multiples destins, sont d'ailleurs susceptibles de réappropriations, notamment lorsqu'elles paraissent soutenir plus solidement un message ou une cause. Ce fut le cas, par exemple, pour le film *Avatar* (2009) : la résistance qu'il met en scène contre une tentative brutale de colonisation minière, symboliquement par les humains d'un corps expéditionnaire sur une autre planète, a servi des inspirations politiques et des mobilisations. Pour porter leurs revendications, on a vu des militants reproduisant l'apparence des Na'vis, le peuple de Pandora, lune où se déroule le récit¹.

Les formes esthétiques de la science-fiction connaissent bien entendu des variations dans le temps, en lien avec les imaginaires de chaque époque et, par exemple, les représentations des possibles évolutions technologiques. L'esthétique est plus directement perceptible au cinéma (avec des variations intéressantes pour les adaptations d'un même auteur, comme dans le cas de Philip K. Dick²) ou dans les productions visuelles (celles des jeux vidéo fonctionnant potentiellement de manière encore plus immersive). Mais elle est évidemment aussi présente en littérature (pas seulement par les illustrations des couvertures de livres), et l'écriture de certains auteurs a pu faire beaucoup pour la réputation de certains sous-genres. Rappelons-nous par exemple la première phrase de *Neuromancien* de William Gibson³, qui donne presque à elle seule l'atmosphère typique du courant cyberpunk, mêlant foisonnement technologique et décrépitude sociale : «Le ciel au-dessus du port était couleur télé calée sur un émetteur hors service»⁴. Au-delà de la littérature, l'esthétique cyberpunk a engendré toute une culture visuelle, influente par sa diffusion, (re)donnant à voir les hybridations machiniques, les circulations de flux de données, les transformations virtualisantes des environnements, etc.⁵

1. Cf. Bruce Bennett, «Loving the Alien. Indigenous Protest and Neo-Colonial Violence in James Cameron's *Avatar*», in Katarzyna Marciniak and Imogen Tyler (eds), *Immigrant Protest: Politics, Aesthetics and Everyday Dissent*, New York, SUNY Press, 2014.

2. Cf. Jason P. Vest, *Future Imperfect: Philip K. Dick at the Movies*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2009.

3. Paris, J'ai Lu, nouvelle édition, 2001 (*Neuromancer*, New York, Ace Books, 1984).

4. «The sky above the port was the color of television, tuned to a dead channel.»

5. Cf. Graham Murphy, Lars Schmeink (eds), *Cyberpunk and Visual Culture*, Oxon, Routledge, 2018.

L'esthétique est en tout cas comme une porte d'entrée. Par le jeu des descriptions et des figurations, c'est elle qui va permettre de se projeter plus ou moins facilement dans un récit. Pour partie, elle est évidemment une question de moyens au cinéma (compte tenu du coût des effets spéciaux), la littérature laissant une place plus importante au travail mental du lecteur. L'esthétique est aussi un facteur à partir duquel un plus ou moins grand crédit sera accordé à des mondes possibles. C'est elle qui fera percevoir la possibilité de nouveaux paysages, d'environnements modifiés¹. Construire des mondes par la fiction est par conséquent une activité fondamentalement esthétique. Et le propre de la science-fiction est justement d'amener là où les choses peuvent se présenter (devant les yeux ou mentalement) autrement que dans la réalité habituelle.

De l'art d'aborder des enjeux éthiques sans en avoir l'air

La capacité de prendre en charge collectivement le devenir écologique de la planète amène une exigence : trouver des prises dans l'univers des conséquences imputables aux actions humaines. Donc donner à voir ce que peuvent être ces conséquences, d'autant qu'elles peuvent s'avérer lourdes, cumulatives et plus ou moins décalées dans le temps.

Avec ses récits qui sont autant d'expériences de pensée ajustables sur différentes temporalités, la science-fiction peut effectivement fournir un support utile pour élargir ou compléter des réflexions déjà plus ou moins engagées, voire pour en amorcer de nouvelles. Quels gains ce genre pourrait-il apporter à ce que Hans Jonas avait appelé une « éthique du futur » ? Autrement dit, comme l'a ajouté Jean-Pierre Dupuy : « non pas l'éthique qui prévaudra dans un avenir indéterminé, mais bien toute éthique qui érige en impératif absolu la préservation d'un futur habitable par l'humanité »². Ou, comme le précise Hans Jonas lui-même : « une éthique d'aujourd'hui qui se soucie de l'avenir et entend le

1. Sur les connexions possibles entre esthétique littéraire et regard écologique, voir Nathalie Blanc, Denis Chartier, Thomas Pughe, « Littérature & écologie : vers une éco-poétique », *Écologie & politique*, 2/2008 (n° 36), p. 15-28.

2. « Catastrophes et fortune morale », *Hors-Sol*, 12 novembre 2010, <http://hors-sol.net/revue/jean-pierre-dupuy-catastrophes-et-fortune-morale/>

protéger pour nos descendants des conséquences de notre action présente»¹.

Les réflexions développées dans ce livre partent du postulat qu'une éthique de l'environnement ne peut être conçue indépendamment d'une éthique du futur, l'une entraînant l'autre et réciproquement. Une question importante est en effet de savoir comment garantir une concordance des temporalités entre évolutions techniques et réflexions éthiques : dans quelle mesure ces dernières peuvent-elles espérer aller au même rythme que les premières, ou au moins ne pas trop se faire distancer ? Des développements techniques peuvent en effet avoir des conséquences que leurs concepteurs et promoteurs n'envisagent même pas, soit parce qu'ils ne s'y intéressent pas, soit parce qu'ils ne sont guère en mesure de le faire.

C'est notamment pour ce genre de raisons qu'il est intéressant de repérer les ressources et appuis offerts par la science-fiction pour enclencher des formes de réflexivité et d'apprentissage. Dans cette perspective, cet imaginaire peut être envisagé comme un dispositif aidant à dérouler et tester fictivement des « choix de société ». Voire même alors comme un « compas de navigation », pour reprendre la proposition de Marius de Geus sur l'utilisation possible des utopies écologiques², autrement dit comme un dispositif d'orientation (ou d'appui décisionnel, si l'ambition est encore plus forte) à partir de points de référence hypothétiquement et temporellement distants. Si l'espèce humaine paraît s'approcher des limites de la planète, la science-fiction permet de pousser l'expérimentation encore plus loin, jusqu'aux bords de l'effondrement, et même au-delà si les fresques apocalyptiques sont prises autrement que par leur contenu spectaculaire. Ou alors, dans un registre moins pessimiste, de restaurer des formes d'espérances écologiques. C'est une exploration qui non seulement élargit les temporalités, mais peut aussi aider à réinterpréter le présent, si l'on considère le genre à la façon de Fredric Jameson : « En vérité, ses multiples futurs d'invention possèdent une fonction différente, celle de transformer notre présent en passé déterminé d'une chose encore à venir. C'est le moment présent [...] qui, lorsque nous revenons des construits imaginaires de la SF, s'offre à nous sous la forme du lointain passé

1. *Pour une éthique du futur*, Paris, Rivages, 1997, p. 69.

2. Marius de Geus, « Ecotopia, Sustainability and Vision », *Organization & Environment*, vol. 15, n° 2, June 2002, p. 187-201.

d'un monde futur, comme s'il s'agissait d'un objet posthume inscrit dans la mémoire collective»¹.

Nous ajouterons une hypothèse supplémentaire: celle selon laquelle la science-fiction montre également que le futur, notamment dans sa dimension écologique, est forcément un futur commun, précisément un futur dans lequel l'habitabilité de la planète relève d'une responsabilité collective transgénérationnelle. D'où l'utilité de reprendre les œuvres pour distinguer par exemple si des obligations supplémentaires sont envisagées pour les groupes humains. Comment (voire par quelles médiations) perçoivent-ils des conditions communes? Les voit-on se donner des (nouvelles) règles de conduite? À quoi accordent-ils une valeur et de quel type? Comment les comportements sont-ils réajustés? Et si ce n'est pas le cas, pour quelles raisons?

La science-fiction a l'avantage d'avoir des représentations très plastiques du vivant ou des écosystèmes, ne se limitant pas à ce qui est connu ou connaissable (ce qui, typiquement, est très utile pour un décentrement par rapport à des points de vue «humains»²). Là aussi, autant en profiter pour travailler avec les enjeux éthiques qui seraient mis en scène.

Sous-textes politiques sur l'organisation des affaires collectives

Les visions du monde ont une dimension politique et la capacité à en développer de nouvelles, à les faire circuler, comporte également une dimension politique. Le futur est aussi un front culturel et l'imagination un espace potentiellement conflictuel pour sa construction. Ce qui sera le présent aura été conditionné et orienté par les représentations qui étaient dominantes auparavant. La réflexion de Daniel Innerarity avait commencé à repérer l'enjeu: «Les transformations dont les sociétés démocratiques ont besoin n'auront lieu que si s'ouvre à nous la possibilité de considérer le

1. «Progrès contre utopie ou Peut-on imaginer le futur?», in *Penser avec la science-fiction*, Tome 2 de *Archéologies du futur. Le désir nommé utopie*, op. cit., p. 19.

2. Voir par exemple l'utilisation que fait Elana Gomel des figures de l'alien et de l'autre non-humain dans *Science Fiction, Alien Encounters, and the Ethics of Posthumanism: Beyond the Golden Rule*, Hampshire, Palgrave Macmillan, 2014.

futur comme notre espace d'action privilégié, que si nous parvenons à mettre au point des procédés nous permettant de nous libérer de la tyrannie du court terme et de nous tourner vers l'horizon plus ambitieux de la *longue durée*»¹. Et on peut considérer que la science-fiction correspond bien à la tâche qu'il signale pour une «politique du futur»: «La tâche qui s'impose à nous, c'est de faire du futur une catégorie réflexive, de l'inclure, avec tout son poids d'incertitude et de contingence, dans nos horizons de pensée et d'action»².

Ce sera une autre position forte défendue à travers ce livre: de la science-fiction peuvent être aussi dégagés des apports pour la pensée politique. Il serait facile d'écarter une telle proposition d'un geste condescendant. Il suffirait de ramener les œuvres et productions de ce domaine à un simple exercice d'imagination débridée. Mais ce serait ignorer ce que des œuvres puissantes ont pu apporter aux débats et aux réflexions sur l'évolution du monde (1984 de George Orwell³ et *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley⁴ pouvant servir de références classiques). Ce serait aussi croire que ces écrits n'ont d'autre ambition que celle de l'imaginaire.

Politique ne qualifie pas ici la défense de positions assignables à des cadres idéologiquement marqués. Pas uniquement en tout cas. Produire des représentations sur de possibles mondes futurs devient politique si l'on considère qu'il peut s'agir aussi par là de questionner des évidences et de saisir des orientations ou des tendances en cours, autrement dit de parvenir à gagner des prises sur ces orientations ou tendances. Les productions de science-fiction évaluent à leur façon des risques et des progrès, et les convertissent en éléments de récits. C'est aussi une manière d'aider certains enjeux à devenir une affaire collective, justiciable de discussions elles-mêmes collectives, spécialement sur ce que sera le monde commun.

1. «Introduction: Prendre le futur au sérieux», in Daniel Innerarity, *Le Futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, Paris, Climats, 2008, p. 12.

2. «Le futur des sociétés démocratiques», *ibid.*, p. 54.

3. Paris, Gallimard/Folio, 2007 (*Nineteen Eighty-Four*, London, Secker & Warburg, 1949).

4. Paris, Pocket, 2008 (*Brave New World*, London, Chatto & Windus, 1932).

En investiguant ces œuvres de science-fiction, il ne s'agit pas d'y découvrir des schémas idéaux ou des recettes presque prêtes à l'emploi, mais de repérer les formes de propositions que l'intermédiaire fictionnel aide à mettre en scène. Sur quelles bases ces fictions construisent-elles la possibilité de parvenir à une situation «soutenable» et de garder une planète habitable? Dans quel type de vision du futur les enjeux énergétiques ou de gestion des ressources sont-ils par exemple intégrés? Quels modes de régulation du collectif sont esquissés? Quelle place tient la technologie? Bref, est-il encore possible de trouver des fictions de l'avenir planétaire qui ne dissolvent pas l'espérance? Et, de manière peut-être plus ambitieuse, la science-fiction peut-elle aider à introduire du neuf dans la théorie politique qui s'occupe d'écologie (la «*green political theory*» des anglophones)?

Oui, comme nous le défendrons, si l'on considère qu'une problématique comme celle de l'«anthropocène», rendant essentiel de pouvoir suivre les effets croissants de l'intervention humaine sur le monde, oblige également à rechercher des ressources intellectuelles afin de commencer à baliser les chemins futurs envisageables. Autrement dit, à trouver de quoi ne pas s'y engager sans repères ou comme si des choix engageant la collectivité pouvaient être faits sans se préoccuper de leurs implications.

Le sociologue John Urry avait rappelé à quel point était loin d'être anodine la question de savoir qui sont ceux, organisations ou institutions, ayant intérêt à ce que le futur leur appartienne¹. Il soulignait les enjeux présents derrière les activités visant à penser le futur, voire à essayer de l'orienter par ce biais en prétendant évaluer les trajectoires plus ou moins désirables. De même, c'est avec suspicion qu'on peut regarder les prétentions à borner l'horizon des réflexions par rapport à une supposée «fin de l'histoire» (*a fortiori* dans la version relancée par le livre de Francis Fukuyama²). Dès que les collectifs humains s'élargissent notablement, leur temporalité ne peut s'écouler autrement qu'en étant prise dans des processus politiques³. Pour analyser les changements sociaux, le

1. John Urry, *What is the Future?*, Cambridge, Polity, 2016.

2. Cf. Francis Fukuyama, *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992 (*The End of History and the Last Man*, New York, Free Press, 1992).

3. Voir Peter Osborne, «The politics of time», in Roger Luckhurst and Peter Marks (eds), *Literature and the Contemporary: Fictions and Theories of the Present*, Oxon, Routledge, 2014.

sociologue Alain Touraine avait pertinemment souligné l'importance de l'historicité (c'est-à-dire «la capacité d'une société à produire ses modèles de fonctionnement») et de son contrôle (elle est un objet de luttes entre acteurs sociaux)¹. Dans cette historicité, des productions culturelles comme celles de la science-fiction, particulièrement lorsqu'elles ont le futur pour horizon, interviennent par leurs circulations et leurs réceptions (et d'autant plus si la «société» évolue de telle façon que les biens culturels y prennent une place centrale). C'est de fait la notion de «progrès» et ses orientations possibles que la science-fiction contribue un peu plus à questionner. Certes, ses «petits» récits ne remplacent pas le grand récit attaché à la notion de «progrès»² (certains développements de la science-fiction le renforcent même), mais les productions du genre pluralisent les voies possibles de ce «progrès», dans son sillage ou à l'écart. D'autres cadres sociopolitiques sont esquissés et la transformation des écosystèmes planétaires, sous des formes plus ou moins imagées et avec des conséquences plus ou moins fortes, y a logiquement trouvé une place.

Corpus, matériaux et orientations méthodologiques

Du genre que constitue la science-fiction, on laissera à d'autres la délimitation et la définition, tant cette tâche peut être compliquée et interminable³. Si l'on n'est pas trop restrictif, on peut en revanche constater qu'elle s'exprime désormais dans une large variété de médias et supports (littérature, cinéma, séries télévisées, bandes dessinées, jeux vidéo, etc.), ce qui en a étendu d'autant la circulation et la réception, et donc les aires d'influence. Elle joue de fait un

1. Cf. *La Voix et le regard*, Paris, Seuil, 1978, notamment p. 39.

2. Pour emprunter quelques termes à la perspective de Jean-François Lyotard. Cf. *La Condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

3. Voir par exemple Irène Langlet, *La Science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, op. cit. Pour un retour réflexif sur cet enjeu de définition, comme genre notamment, voir aussi John Rieder, «On Defining SF, or Not: Genre Theory, SF, and History», *Science Fiction Studies*, vol. 37, n° 116, Novembre 2010, p. 191-209 (également traduit en français: John Rieder, «De l'avantage (ou non) de définir la science-fiction: théorie des genres, science-fiction et Histoire», *ReS Futuræ* [Online], n° 3, 2013. URL: <http://resf.revues.org/489>).

rôle de plus en plus diffus comme matrice culturelle. Le matériau semble donc pouvoir être pris dans un réservoir large (même si subsiste la barrière de la langue et avec des productions qui sont d'une qualité évidemment variable). Les réflexions et analyses proposées s'appuieront surtout sur un matériau littéraire et, dans une moindre mesure, cinématographique. Même restreint de cette manière, le matériau disponible est toutefois vaste, expansif, et quelques guides sont utiles. À côté de leur mission de promotion de la science-fiction, des sites comme <http://noosphere.org> et <http://www.quarante-deux.org> en France, ou la Science Fiction and Fantasy Research Collection de la Texas A&M University dans le monde anglophone, offrent aussi des bases de données, qui ont été utilisées comme voies de délimitation d'un corpus (de même au cinéma, mais sur une base de départ plus large, avec l'Internet Movie Database – imdb). Ces bases de données permettent d'accéder aux recensions d'une large variété d'œuvres, à la fois sur le plan temporel et thématique¹. L'inconvénient est évidemment de devoir se limiter aux textes en langue française ou anglaise, mais certains analystes du genre vont jusqu'à considérer que, dans ce domaine, ce qui n'est pas écrit ou traduit en anglais n'a qu'une influence limitée² (malheureusement, devrait-on ajouter, compte tenu des apports particuliers que contiennent les productions africaines³, asiatiques⁴...). Dans ce corpus d'œuvres et de textes francophones et anglophones seront au total privilégiés ceux orientés vers un futur plus ou moins proche (en laissant

1. Parmi les « pages thématiques » qu'offre le site noosphere, il y en a d'ailleurs une sur l'écologie : <http://www.noosphere.org/icarus/articles/Theme.asp?numtheme=37> (mais elle n'est pas exhaustive). Sur la thématique privilégiée, d'autres sites comme eco-fiction.com (initialement axé sur les aspects touchant au changement climatique, mais élargi depuis), font aussi un travail de recensement sur une base volontaire et collaborative et ont été utiles, même si ce travail est moins systématique.

2. Cf. Istvan Csicsery-Ronay Jr., « What Do We Mean When We Say "Global Science Fiction"? Reflections on a New Nexus », *Science Fiction Studies*, vol. 39, n° 3, November 2012, p. 478-493. Repris en français : Istvan Csicsery-Ronay Jr., « Que voulons-nous dire quand nous parlons de « science-fiction mondiale » ? », *ReS Futuræ* [Online], 3 | 2013. URL : <http://resf.revues.org/411>

3. Voir par exemple Oulimata Gueye, « La science-fiction africaine, laboratoire d'un autre futur », *Revue du Crieur*, n° 2, 2015.

4. Voir par exemple le n° 9 de la revue *ReS Futuræ* sur « La science-fiction en Asie de l'Est » (2017).

donc de côté les sous-genres qui retravaillent et font dévier le passé, comme l'uchronie et le steampunk) et rattachables à des courants généralement considérés comme porteurs de positions engagées (fiction spéculative, anticipation sociale, cyberpunk et postcyberpunk, biopunk, etc.). Parce que les enjeux écologiques vont progressivement y gagner en saillance, la période qui s'ouvre avec la deuxième partie du xx^e siècle sera également privilégiée pour la sélection des œuvres. De ce point de vue, les anthologies touchant à l'écologie peuvent être prises comme un indicateur complémentaire des évolutions thématiques¹.

La méthode proposée en prolongement, avec le souhait conjoint de pouvoir saisir intellectuellement des défis potentiellement à venir, est de considérer les œuvres fictionnelles axées sur l'avenir comme des supports heuristiques², dans le sens où elles permettent d'enclencher des expériences de pensée et de favoriser des opérations intellectuelles (d'exploration, de questionnement, de cadrage, etc.). Ces œuvres n'ont pas forcément été conçues comme des expériences de pensée, mais la plus large part d'entre elles peut être réutilisée sur ce modèle, notamment en offrant des hypothèses à travailler (Et si...?). Sous cet angle, la science-fiction peut conjointement être prise comme un « mode de problématisation », au sens de Michel Foucault lorsqu'il vise « la manière dont les choses font problème »³. Elle peut être considérée comme une manière de problématiser non seulement des évolutions dans le domaine de la science (si l'on reste attaché à la dénomination du genre), mais aussi, et peut-être surtout, leurs conséquences plus ou moins directes sur les systèmes sociaux et politiques. À la manière

1. Par exemple, en français, les trois anthologies dirigées par Jean-Pierre Andrevon (*Retour à la Terre – 1, 2 & 3*, Paris, Denoël, 1975, 1976, 1977); *Histoires écologiques (La Grande Anthologie de la science-fiction – vol. 16)*, Textes réunis par Jacques Goimard, Demètre Ioakimidis et Gérard Klein, Paris, Livre de Poche, 1983; *Demain la Terre*, Textes réunis par Denis Guiot, Paris, Mango Jeunesse, 2002.

2. Cf. Yannick Rumpala, « Ce que la science fiction pourrait apporter à la pensée politique », *op. cit.*

3. « Entretien avec Michel Foucault », *Les Cahiers du GRIF*, vol. 37, n° 37-38, 1988, p. 18. Pour une remise en perspective de la notion et, en filigrane, de ses difficultés potentielles, voir Fabrice de Salies (2013), « Statut et fonction de la notion de “problématisation” dans le corpus foucauldien tardif », *Le Philosophoire*, 2/2013 (n° 40), p. 235-258.

de Michel Foucault¹, ces problématisations peuvent être conçues comme des façons pour la pensée de s'emparer d'objets d'apparence relativement nouvelle. Plus précisément, elles peuvent être des manières d'interroger des conditions de possibilité, et fonctionner de telle sorte qu'entre l'entrée et la sortie de l'œuvre, la représentation d'une question se trouve modifiée. Dans le cas d'une œuvre littéraire ou cinématographique, ces problématisations peuvent d'ailleurs n'être que le réarrangement de représentations diffuses reprises plus ou moins consciemment par l'auteur ou les contributeurs.

Reconsidéré de cette manière, le matériau fictionnel peut alors trouver des appuis méthodologiques pour devenir lui aussi un support de connaissance, même si sa relation à la réalité peut paraître très détachée. Sur le sujet qui nous occupe, il est notamment intéressant de repérer les mises en scène où le lecteur peut voir opérer des altérations ou des règles de préservation des conditions d'habitabilité. Ces mises en scène sont éparpillées, mais leur rapprochement devrait pouvoir dessiner une configuration relativement cohérente². Traitée comme une forme de problématisation (avec d'ailleurs sa part de réactivation de mythes plus ou moins anciens), la science-fiction peut alors être mise plus facilement en relation avec d'autres formes de problématisation, comme celles qui existent dans la réflexion philosophique, éthique ou politique.

Organisation de l'ouvrage

La période récente, dans une forme de besoin de capitaliser et d'approfondir les réflexions des sciences humaines et sociales sur les enjeux écologiques et leur traitement, a vu se développer des «humanités environnementales»³. Ce livre, d'une certaine manière,

1. Voir également Michel Foucault, «Le souci de la vérité», in *Dits et écrits 1954-1988*, Tome II (1976-1988), Paris, Quarto Gallimard, 1994.

2. D'un point de vue méthodologique, la familiarité avec les œuvres aide, mais elle est utilement complétée par la collecte des prises de position des auteurs et de ce qui relève du «paratexte» (Cf. Gérard Genette, *Paratexts. Thresholds of Interpretation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997).

3. Pour aider à s'y repérer, voir par exemple Aurélie Choné, Isabelle Hajek, Philippe Hamman (dir.), *Guide des humanités environnementales*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2016.

ne serait-ce que par les mêmes aspirations transdisciplinaires, y ajoute une contribution, mais il a aussi d'autres ambitions. En ouvrant vers le futur, il vise à donner une profondeur temporelle à des réflexions qui paraissent parfois en manquer. Les enjeux écologiques sont des enjeux évolutifs et ne peuvent être simplement pensés sur le court terme. La science-fiction les rend moins abstraits, notamment quant à leurs possibles devenir. Si la situation présente produit des responsabilités, il ne s'agit pas de les subir et c'est en conservant une capacité à générer des hypothèses, à en élargir l'éventail, que redonner du sens à des responsabilités communes devient plus facilement possible.

Des directions, nous en croiserons beaucoup dans les œuvres qui seront par la suite mentionnées et examinées. Si ces dernières servent d'appuis, précisons à nouveau que ce ne sera pas pour un travail de critique culturelle¹ : il ne s'agira pas de commenter des œuvres, mais de les ouvrir pour une forme de questionnement interprétatif et de réflexivité collective. La science-fiction pourra pour cela être prise comme un véhicule, qui semble amener plus loin que d'autres.

À partir de ces différents appuis, le livre suivra trois grandes étapes.

La *première* montrera dans quelle mesure la science-fiction, lorsqu'elle touche des dimensions écologiques, réactive l'enjeu de l'habitabilité planétaire et contribue à problématiser un éventail d'expériences et de conditions relatives autant à la vie des espèces pensantes qu'à l'organisation de leur monde.

Au lieu de se laisser enfermer dans le sclérosant clivage entre utopie et dystopie, ou entre l'optimisme technofuturiste et le pessimisme apocalyptique, la *deuxième* proposera d'ouvrir les modes d'appréhension des futurs imaginables, en considérant que ces récits peuvent être les vecteurs d'une exploration projective et en profitant ainsi de la capacité de la science-fiction à jouer comme accompagnement heuristique et vecteur de réflexivité (comme découverte et comme prise de recul donc).

1. Même si nous trouverons un intérêt à utiliser des travaux d'«écocritique», qui ont fait la passerelle entre littérature et thématiques écologiques. Pour un aperçu rapide sur cette approche, voir par exemple Stéphanie Posthumus, «Écocritique: vers une nouvelle analyse du réel, du vivant et du non-humain dans le texte littéraire», in Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn (dir.), *Humanités environnementales: enquêtes et contre-enquêtes*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017.

Pour conforter ce dépassement, la *troisième* défendra l'idée qu'il vaut mieux aborder les productions de science-fiction comme des lignes de fuite (pour parler comme Gilles Deleuze) et elle repérera plus particulièrement celles qui, en matière écologique, marquent des recherches de directions nouvelles ou différentes, plus proches en tout cas du registre de l'espérance.